

Le problème posé

François Ricard

Volume 19, numéro 3 (111), mai-juin 1977

Divergences : la littérature québécoise par ses écrivains

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30804ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ricard, F. (1977). Le problème posé. *Liberté*, 19(3), 8-12.

Que la littérature québécoise soit dans une sorte d'impasse, on ne saurait en douter. Que cette impasse soit absolument nouvelle, rien n'est moins sûr, si ce n'est la conscience qu'en ont les artisans et les promoteurs de cette littérature.

Les faits semblent pourtant contredire cette affirmation. Les faits, c'est-à-dire les chiffres. En 1962, il paraissait au Québec : 26 romans, 33 recueils de poèmes et 6 pièces de théâtre. En 1966 : 40 romans, 37 recueils de poèmes et 9 pièces de théâtre, chiffres qui passent respectivement à 46, 46 et 18 en 1968 ; à 56, 73 et 16 en 1971 ; et enfin, l'année dernière (1975), à 76 pour le roman, 95 pour la poésie et 20 pour le théâtre⁽¹⁾. Que demander de plus, diront les argentiers d'Ottawa et autres administrateurs ? Cette courbe sans cesse ascendante n'est-elle pas un signe certain de vitalité et une promesse de plus grands progrès à venir ? Laissons seulement marcher la machine, et elle produira toujours davantage.

(1) Ces statistiques ont été établies d'après les bibliographies annuelles de *Livres et auteurs québécois*. C'est dire que, sans être rigoureusement exactes, elles donnent tout de même une image assez fidèle de la réalité.

On ne conteste pas les chiffres, ils sont l'incontestable même. Sans les contester, on peut toutefois refuser de s'y tenir et constater d'autres faits ou poser d'autres questions. Poser par exemple la question de la qualité, mais ne pas y répondre, car cela m'entraînerait trop loin et risquerait de me faire passer pour un humaniste idéaliste. Ou alors, la poser en d'autres termes. Ainsi : l'augmentation du nombre des parutions s'accompagne-t-elle d'un renouvellement ou d'une diversification réels de la production, ou ne recouvre-t-elle au contraire que la multiplication indéfinie du pareil et du même ? Si l'originalité et la valeur des oeuvres pouvaient se mesurer, et qu'on pouvait en faire la somme pour l'ensemble de la production, mettons, de 1975, j'ose avancer que cette somme ne serait pas plus grande que celle de 1966, pour prendre une bonne année, ou même de 1964, pour prendre une année très ordinaire, et ce même si la quantité de titres publiés en 1975 dépasse par deux ou trois fois celles de 1964 ou de 1966.

D'ailleurs, originalité, valeur, qualité et autres dimensions idéalistes du même genre, toutes disparues plus ou moins du vocabulaire critique actuel (le mot suit-il la chose ou vice versa ?), tout cela se mesure bel et bien, d'une certaine manière, par la faculté des oeuvres à trouver leur public, mieux : à créer elles-mêmes ce public. Mesure qu'il ne faut cependant pas confondre avec le seul chiffre de ventes — bien que celui-ci y soit pour quelque chose —, mais qui serait plutôt la résultante de toute une série d'indices et de facteurs permettant d'évaluer la résonance sociale des oeuvres, leur écho dans la vie intellectuelle du public lecteur auquel elles s'adressent. Certes, le génie reste longtemps ignoré, comme on sait, et certaines oeuvres ne rencontrent que bien des années après leur parution le public qui les attendait. Lautréamont, en 1880, eût été largement distancé sur mon « échelle de résonance » par Jean Richepin, c'est vrai. Mais comme, d'une part, je ne peux me projeter en l'an 2000 pour essayer de comprendre mon époque (le pourrais-je que cela ne me tenterait d'ailleurs nullement), comme, d'autre part, m'importent plus à moi, homme de 1976, les oeuvres qui agissent sur mon temps que celles, même déjà écrites à

l'heure qu'il est, qui bouleverseront mes petits-neveux, et comme, enfin, les Lautréamonts méconnus ne sauraient se trouver qu'en nombre relativement restreint (même dans le Québec d'aujourd'hui), je pense qu'on peut tout de même se fier à la mesure (tout hypothétique, j'en conviens) dont je parle ici, faute d'en posséder de plus adéquate.

Donc, je dis ceci : que si l'on pouvait, un peu comme on fait en chimie avec les éléments radio-actifs, calculer pour l'ensemble des oeuvres — pourtant beaucoup plus nombreuses — publiées au Québec ces années-ci, l'impact ou le rayonnement qu'elles ont dans la vie intellectuelle de la collectivité (ou de la tranche de celle-ci que constitue le public lecteur), la profondeur de l'influence qu'elles y exercent, la quantité d'idées, d'images, de références qu'elles y répandent ou éveillent, et la durée de cette influence, je me demande sérieusement si ce rayonnement, si cette mesure de résonance sociale serait trouvée de beaucoup supérieure à celle que possédait, même plus rare, la littérature québécoise d'il y a dix, quinze ou même vingt ans ; ou si l'on ne verrait pas plutôt à quel point la production actuelle est inopérante, sans écho dans la collectivité et comme réduite de plus en plus à un simple bruit de surface, comme des bulles qui semblent ne venir de nulle part et n'aller de même nulle part, si ce n'est au vaste silence des bibliothèques et des entrepôts. Et cela est encore plus vrai — encore plus dramatique — si l'on exclut de ce qui se publie depuis quelques années les oeuvres d'écrivains ayant déjà fait leur marque et trouvé leur public dix ou même quinze ans plus tôt, et que l'on ne considère que la production de ceux dits de la relève : production abondante, pléthorique, mais en même temps comme inexistante, par son peu d'effet sur quoi que ce soit, par son inaptitude quasi totale non seulement à répondre à nos attentes mais même à susciter aucune attente que ce soit, à imposer de quelque manière sa nécessité.

A quoi tient au juste cette situation, il est difficile de le dire. A un net recul de la société québécoise en général, de plus en plus dominée et paralysée par les forces de réaction qui détiennent le pouvoir ? Sans doute. A l'espèce de coupure survenue depuis 1970 entre les écrivains et

les forces de transformation sociale, politique, culturelle et idéologique ? Sans doute aussi. Toujours est-il que la littérature québécoise, après avoir joué entre 1960 et 1968 environ, et même auparavant, depuis l'Hexagone, un rôle de premier plan dans la circulation des idées, des mythes, des questions qui nourrissaient alors notre vie intellectuelle (au sens le plus large), rôle qui n'aurait été rien en lui-même sans la qualité de l'écoute qu'il appelait et sans le pouvoir de communication qu'il conférait aux oeuvres de ce temps, la littérature québécoise, dis-je, se retrouve aujourd'hui, tout en se manifestant par un nombre sans précédent de livres, de plaquettes et de revues, comme muselée, enfermée de plus en plus dans sa propre répétition, incapable de dire quoi que ce soit de neuf, abstraite, silencieuse parmi ses tonnes et ses tonnes de papier. Elle redevient ce qu'elle avait un peu réussi à ne plus être : un luxe.

A cette coupure de plus en plus prononcée de la littérature québécoise actuelle par rapport à son propre milieu, s'en ajoute une autre, qui dépend probablement, en partie du moins, de la première et qui aggrave sérieusement l'espèce d'autisme où cette littérature est emprisonnée : c'est son peu d'audience à l'étranger. On a beau dire tout ce qu'on voudra, on a beau organiser des foires éléphantiques, on a beau publier partout des photos de J.-Z.-Léon et du Père Martin brassant des grosses affaires à Francfort, à Nice ou sur la lune, Delvaille a beau publier deux paragraphes d'âneries de Beausoleil, le fait demeure : la présence internationale de la littérature québécoise ne s'est pas affermie d'une miette. On peut même se demander si elle n'a pas nettement diminué par rapport à ce qu'elle était il y a une dizaine d'années, alors qu'une sérieuse percée avait été réussie. Encore là, il est difficile de déterminer exactement les causes de cette situation : impérialisme des éditeurs parisiens, incurie de nos éditeurs, platitude de notre production, je ne sais trop. Mais une chose est sûre : ce problème, quoique vieux déjà, devient chaque jour plus grave. Le développement de la littérature québécoise depuis 1960 aurait dû normalement, par un mouvement naturel, déboucher sur l'accès au public international. Cela a failli se produire mais ne s'est pas produit, avec

le résultat que de plus en plus notre enfermement a été nocif et que, faute de pouvoir s'ouvrir à l'extérieur, notre littérature a été retenue, comprimée, comme un adolescent empêché de sortir de chez lui. Deux traits (deux plaies) de notre littérature actuelle s'expliquent en partie par là : le mouvement joualisant et « petite culture », qui est comme l'orgueil compensatoire du provincial frustré, et l'imitation malade des modèles étrangers (parisiens, moscovites, berlinois, new-yorkais et autres), qui est une façon de se donner la dimension internationale qu'on peut (je ne peux atteindre l'étranger, alors je deviens l'étranger). Mais le plus inquiétant est le tort considérable que cette restriction risque de causer même aux meilleurs de nos écrivains, pour qui l'accès à un public plus large s'impose de plus en plus comme une confrontation nécessaire à leur propre progrès et qui, au lieu de cela, se voient contraints de tourner pour ainsi dire toujours dans le même cercle. Il vient un temps où d'être strictement nationale, une littérature ne peut plus que dépérir.

On se trouve donc devant un phénomène curieux. D'un côté, une production de livres plus abondante que jamais, des éditeurs de plus en plus gros, un Etat qui donne toujours plus d'argent aux écrivains pour écrire, aux éditeurs pour éditer et aux critiques pour critiquer ; de l'autre côté, une littérature de plus en plus exsangue et privée d'audience, toujours plus anodine et futile. Relisez les premières pages du texte d'Aquin intitulé *Profession : écrivain*. Vous verrez que si quelqu'un les a comprises, ce n'est peut-être pas ceux qu'on aurait d'abord pensé...

Juillet 1976